

Dossier pédagogique

COLLECTION ETHNOGRAPHIE



Découvrir les œuvres du Musée Pierre-Noël

Sommaire

DÉFINITION

LA COLLECTION

LE CONTENU

Le travail du bois

Le travail de la terre

Le travail du cuir

La transformation des matières

La commercialisation

GLOSSAIRE

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

PISTES PÉDAGOGIQUES

SE RENDRE AU MUSÉE

» Définition



LES ARTS ET TRADITIONS POPULAIRES

désignent traditionnellement ce qui est lié au folklore (folk = peuple, et lore = science). A présent, nous parlons d'ethnologie.

Ce que nous qualifions d'art populaire s'applique à deux ensembles différents : soit les objets de la vie quotidienne fabriqués artisanalement par les classes populaires des sociétés occidentales, soit les productions matérielles de groupes ethniques appartenant à des sociétés non industrielles.

FOCUS SUR LA COLLECTION

La collection Arts et Traditions Populaires est la plus importante collection du musée de par la superficie qu'elle occupe. Installée depuis l'ouverture du musée en 1977, elle est le fruit d'un travail mené par le groupe folklorique des myrtilles et d'artisans liés aux corps de métiers exposés.

Elle met ainsi l'accent sur le monde rural dans les Vosges à la fin du XIX^{ème} siècle et dans la première moitié du XX^{ème} siècle, avant la grande phase d'industrialisation, à travers la présentation de plusieurs métiers.

Au fil de la visite, plusieurs zones du territoire de l'agglomération et plus largement du département, sont nommées car elles ont accueilli certains des ces commerçants ou artisans, ou ont été particulièrement concernées par l'une de ces profession.

**L'EXPLOITATION DE LA FORÊT
AVEC LE TRAVAIL DU BOIS**

**LA PRODUCTION TEXTILE AVEC
LA TRANSFORMATION DU LIN**

**L'EXPLOITATION AGRICOLE
LE TRAVAIL DU MARÉCHAL-FERRANT**

**L'ÉPICERIE ET LA CORDONNERIE
DE PROXIMITÉ**

**LA PRODUCTION DE BEURRE
ET DE FROMAGE**

Raon l'Etape

Saint-Dié-des-Vosges

Clefcy

Saint Léonard

Gérardmer

Sapois

LES VOSGES



EN PHOTOS



LE TRAVAIL DU BOIS

La forêt occupait 35% du département en 1878, 42% en 1957 et actuellement elle s'étend sur 48%. Département donc boisé, l'exploitation de la forêt a toujours occupé une place importante et mobilisé de nombreux corps de métiers : chacun d'eux intervenant à des étapes diverses de la transformation du bois et dans des lieux spécifiques.

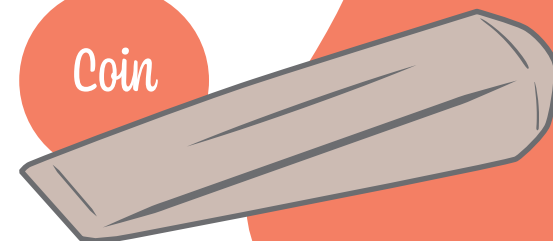
Les arbres étaient dans un premier temps abattus par le bûcheron, grâce au **lasse-partout** (une scie prévue à cet effet) et **le coin**. Ce dernier lui permettait de s'assurer de la bonne chute de l'arbre, du côté souhaité et ainsi d'éviter tout accident. Les branches qui étaient séparées de **la grume** permettaient, à l'aide de **la chèvre**, de constituer de nombreux fagots. Quant aux grumes, elles étaient soit transportées sur des chariots tirés par des boeufs, soit sur **des schlittes** ou **des boucs** (cela différait en fonction de la taille du chargement) retenus par des hommes. Cette pratique, quasiment disparue aujourd'hui, était très dangereuse car elle comportait un risque important pour le schlitteur en cas de faux pas. Un chemin de **roftons** était fabriqué avec des traverses pour guider et favoriser une bonne descente.

L'eau jouait également un rôle important avec **le flottage**, largement répandu à Raon l'Étape, qui permettait le transport de bois de gros volume sur les cours d'eau tel que la Meurthe, le Rabodeau, la Fave. Métier également très dangereux, les floteurs s'aidaient d'une gaffe pour se guider, mais aussi pour s'éloigner des berges et se protéger des chutes.

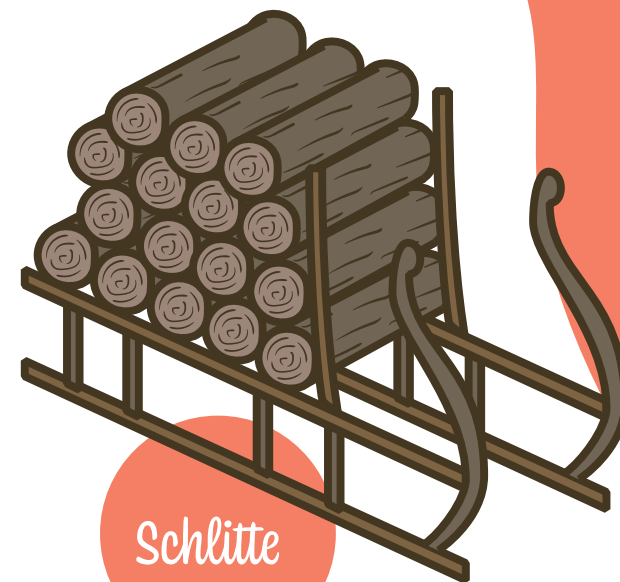
Lorsque le bois était parvenu dans les scieries, l'eau actionnait **le haut-fer** qui effectuait alors la découpe pour obtenir notamment des planches de différentes tailles. Celles-ci pouvaient également être coupées avec une grande scie dont le maniement demandait beaucoup de maîtrise et d'énergie ; deux hommes étaient nécessaires.

Il résultait ainsi, par cette large exploitation du bois, des tuyaux de fontaines (**une crépine** empêchait les grenouilles de s'y introduire), **des bardeaux** pour protéger les murs et les toits des fermes mais aussi des outils tels que **la herse** ou **la charrue**.

Coin



Schlittte



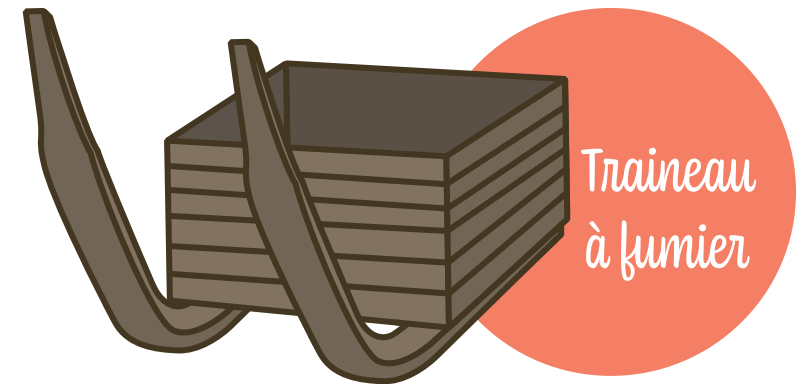
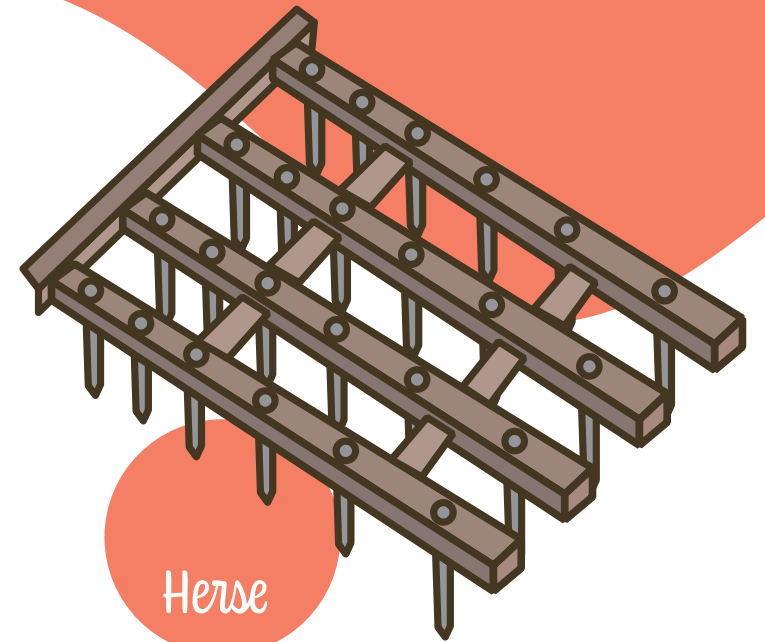
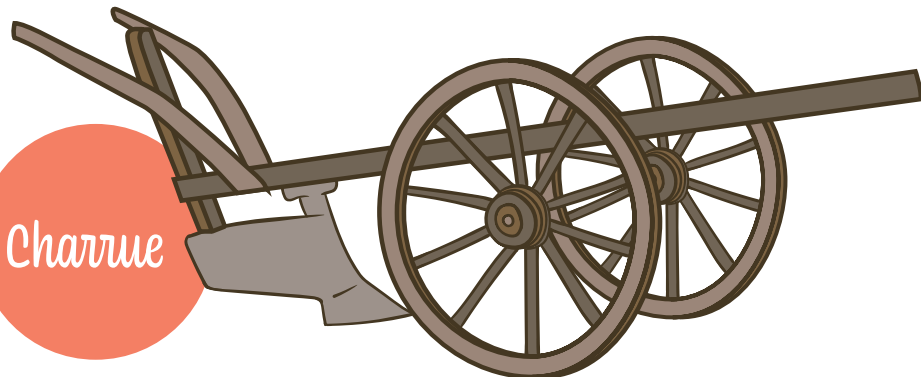
LE TRAVAIL AGRICOLE

La campagne vosgienne a largement été aménagée pour son exploitation, avec de nombreux champs et prairies gérés par les paysans, remplissant ainsi un rôle majeur dans l'économie de la région.

Au printemps, les prairies étaient irriguées à l'aide des rigoles qui étaient tracées avec **les haches de prés**. Il fallait également enlever les mottes de terre, le paysan utilisait pour cela **le fossoir**. A la même période, le fumier était transporté sur **des traineaux ou dans des hottes**, pour être dispersé dans les champs. Véritable engrais naturel, il était précieux pour fertiliser la terre.

En juin/juillet, se déroulait **la fenaison**, un moment d'une grande importance pour le paysan car le foin constituait une des premières sources de nourriture pour ses animaux. Muni d'une pierre à aiguiser placée dans un coffre, il maniait **la faux** avec dextérité et fauchait ainsi dès que le soleil était présent. Des voitures à échelle, des cendriers, des hottes en bois permettaient de rentrer le foin sec dans la ferme.

Quant à la moisson, elle se déroulait avec les faucilles, pour obtenir une production **d'avoine** (nourriture des animaux) et **de seigle** (ingrédient du pain). **Le battage** réalisé avec une batteuse à bras ou des fléaux, consistait à séparer le grain de son enveloppe, alors que **le vannage** visait à nettoyer les grains en remuant un van (vaste panier) de gauche à droite.



Le paysan labourait également ses parcelles, retournant la terre grâce à la charrue. En cas de terrain en pente, **des civières à terre** servaient à remonter la terre s'accumulant en bas des pentes. Lorsque cette étape était achevée, le moment était venu de faire les semailles. **Des sacs à semence**, portés en bandoulière, facilitaient la tâche, et les pics à pomme de terre sortaient des granges où ils avaient passé l'hiver.

La herse était passée pour recouvrir les semences, pendant que **le sarcloir** était utilisé pour enlever les mauvaises herbes présentes.

LE TRAVAIL DU CORDONNIER

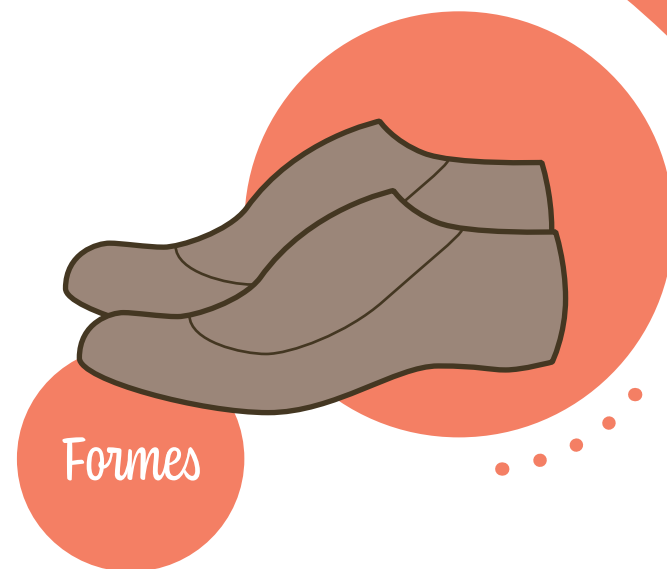
Le travail du cuir est représenté par la cordonnerie déodatienne (située rue Stanislas à partir des années 30) de M.Watelet, dont la reconstitution permet de mettre en lumière les différents outils utilisés et les facettes d'un métier qui s'est en partie transformé.

Le cordonnier était alors marqué par un savoir-faire allant de la fabrication complète des chaussures et des sacs, notamment les cartables d'écolier, jusqu'à leur réparation lorsque ceux-ci étaient usés. Le cuir était alors un des éléments indispensables pour réaliser ces différents produits. Matériau préparé à partir de la peau d'un animal, il est le résultat d'une opération de tannage qui consiste à transformer cette peau grâce à des substances de différentes natures (végétale, minérale comme les sels de chrome, organique) pour la rendre imputrescible, c'est-à-dire résistante à l'eau chaude et peu hydratée. Ainsi obtenu, le cuir peut être travaillé de multiples manières. M.Wattelet utilisait ainsi du cuir de veau, de porc, de chevreau et de la croûte de boeuf pour la confection, mais aussi d'autres matières telles que le caoutchouc pour les semelles et le fil pour les différentes coutures.

Les réalisations du cordonnier correspondaient le plus souvent à des commandes sur mesure. De multiples formes de chaussures en bois, aux pointures variées (de l'enfant à l'adulte, homme et femme), lui étaient ainsi utiles pour proposer un large choix et répondre aux demandes des client(e)s.

Sur son établi, appelé également le veilleur, le cordonnier travaillait la matière avec les différents marteaux pour battre une première fois le cuir mais aussi pour clouer, comme le montre la boîte remplis de multiples clous. Il disposait également de machines, fonctionnant grâce à l'énergie et à la maîtrise de l'homme, telle que la machine à cylindre qui battait à nouveau le cuir ou la machine à coudre pour fixer les diverses parties composant les chaussures ou les sacs. Une force, sur laquelle une chaussure est toujours visible, servait à allonger ou élargir le cuir.

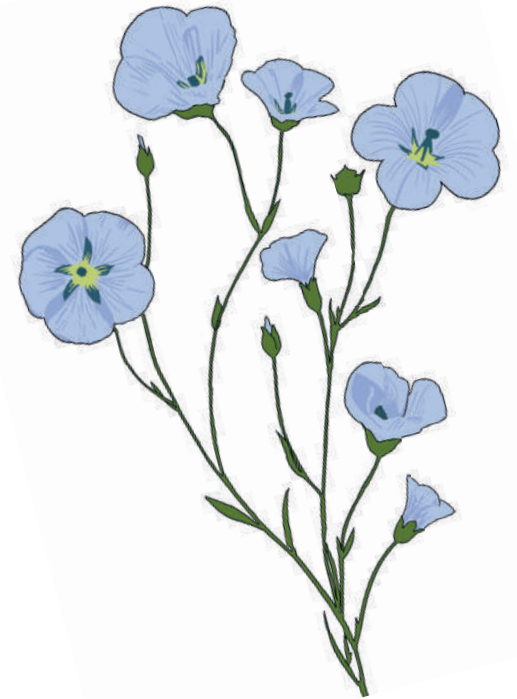
De nos jours, le cordonnier se voit uniquement confier les tâches de réparation mais il a gardé, sous une forme plus ou moins améliorée, de nombreux outils passés.



LA TRANSFORMATION DES MATIÈRES

Les Vosges sont très marquées par la production textile et notamment par la confection de tissus en lin. Encore aujourd'hui, des commerces persistent et montrent cet attachement, à l'image de l'industrie « **Lin Vosges** ». Nous devons cet héritage aux fermiers vosgiens qui cultivaient le lin afin de subvenir à leurs besoins, de se vêtir eux-mêmes ou d'avoir du linge de maison.

A l'origine, le lin est **une petite fleur bleue** (également rouge parfois) dont la tige peut atteindre environ **1m20**. C'est une des premières espèces exploitées puisque le lin était déjà utilisé sous l'Égypte des pharaons pour réaliser des vêtements, **des voiles de bateau** mais aussi **des tissus funéraires** dans le cas des momies. Les graines étaient quant à elles mangées en raison de leurs effets bénéfiques sur l'organisme. La culture du lin a ainsi traversé les civilisations et gardé un intérêt autant dans le domaine textile que dans le domaine alimentaire.

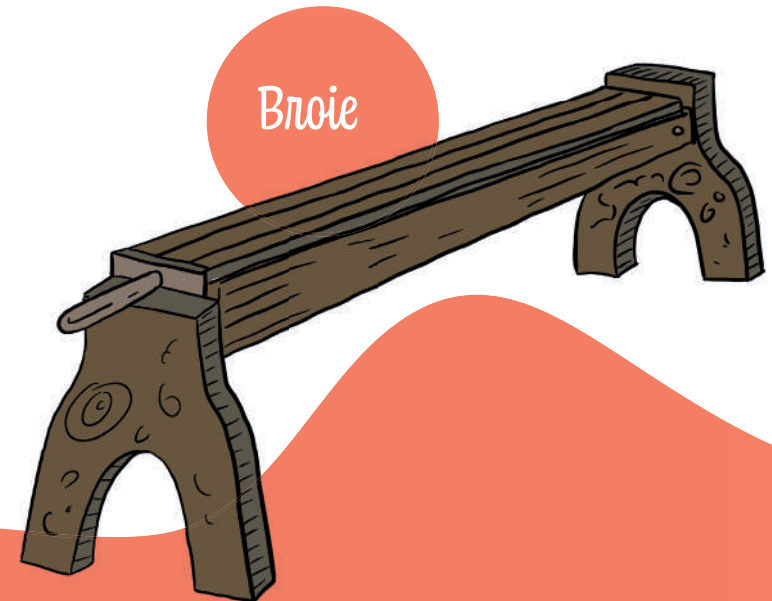


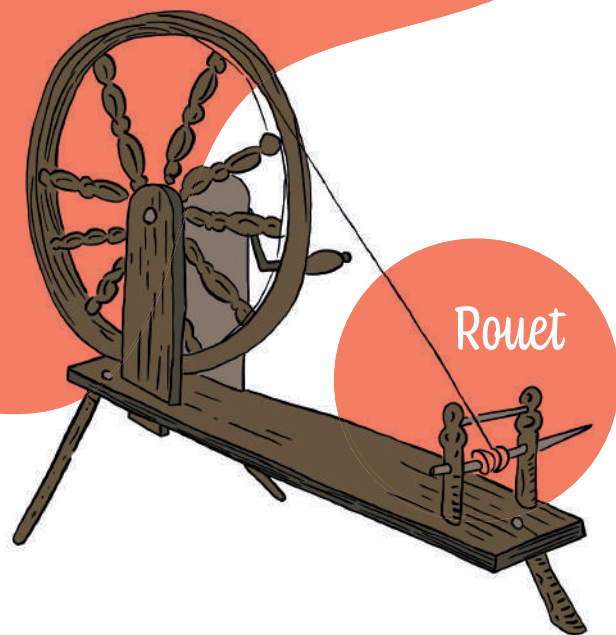
Afin d'explicitier le passage qui mène de la fleur cultivée à la chemise en lin, les différents outils et étapes nécessaires à sa transformation sont présentés dans la collection de manière séquentielle.

Cent jours après sa semaison, en juillet et en août, le lin était récolté et mis en bottes. Pour permettre le séchage, les tiges étaient étalées à l'air libre pendant 15 jours au minimum puis battues sur un bloc en bois ou à l'aide **d'un peigne en bois** installé sur **une rifle** afin d'en récupérer les graines qui tombaient sur un drap. Ces dernières étaient conservées en tant que semences, pour réaliser des cataplasmes, de l'huile ou pour alimenter les bovins.

Les fermiers éliminaient ensuite **la gomme** liant les fibres des tiges, elles étaient ainsi rouies. Afin de les assouplir, elles étaient déposées dans des eaux calmes ou sur des prés pendant 2 ou 3 semaines, puis mises en bottes et séchées dans un four.

A l'aide **d'une broie**, les fibres étaient écrasées puis tapées avec **une spérôte** sur un pied à teiller pour ôter les fibres et obtenir **la filasse**.



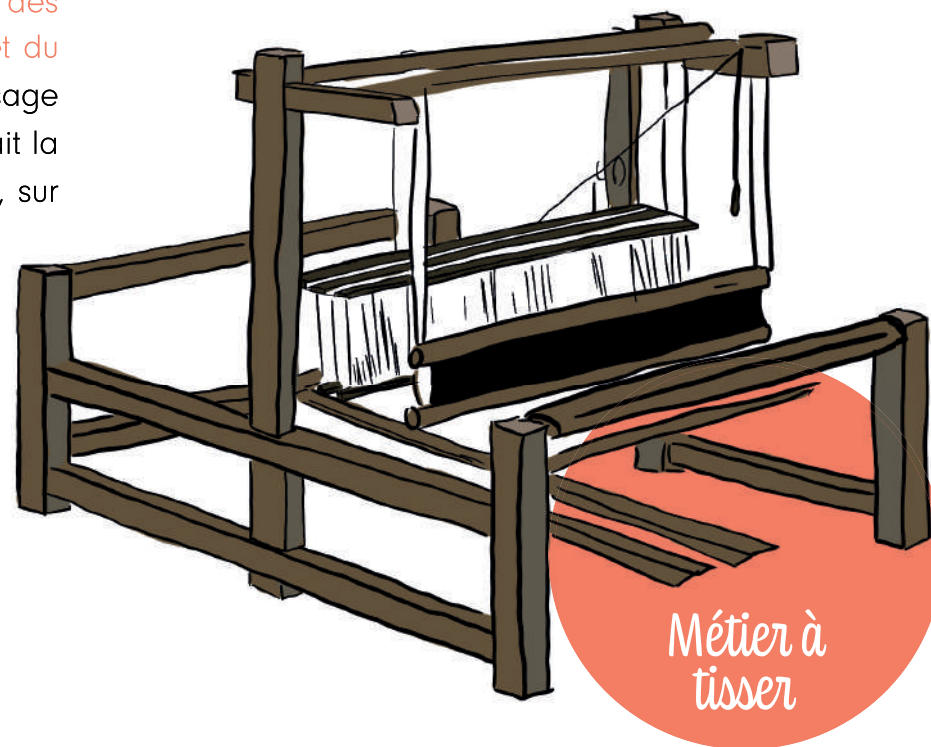
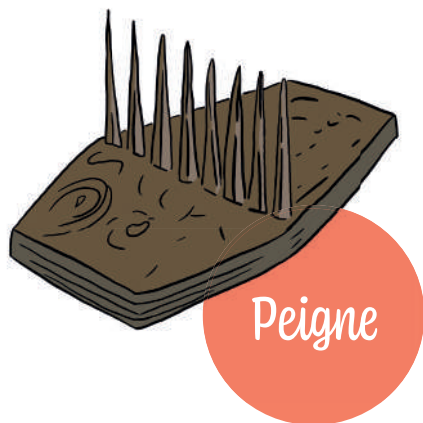


Celle-ci était ensuite peignée pour séparer l'étope servant au tissage de grande toile, du fil qui était ensuite tressé et mis en réserve durant l'hiver. Placé sur **une quenouille**, il était monté sur les bobines grâce à l'action rotative **du rouet**. Chaque famille possédait son propre rouet, sculpté le plus souvent avec des motifs personnels qui permettaient de le reconnaître aisément. Après que les bobines soient passées sur **le dévidoir à 4 branches**, les fermiers obtenaient des échevettes (environ 274m de fil). Lessivées, nettoyées et assemblées, ces échevettes formaient alors un écheveau pouvant être disposé sur **le métier à tisser**.

L'opération **du tissage et de l'encollage** se déroulant dans un même temps, sur le métier à tisser. La colle était alors composée de farine et d'eau chauffée, ce qui donnait une pâte suffisamment consistante pour maintenir les centaines de fils ensemble.

Le tissu obtenu était lessivé avec une **lessive artisanale** produite à partir de cendres d'aiguilles de sapin mélangées à du purin. Alors propre, il gardait une couleur gris-beige, qui nécessitait d'effectuer l'étape du blanchiment. Pour se faire, il était étendu dans des prés herbeux traversés par un canal d'eau claire, principalement à **Gérardmer, à Saint Léonard et à Saint-Jean d'Ormont**.

Le tissu était attaché au sol par des chevilles en bois enfoncées dans la terre et **des perches d'épicéa** l'empêchaient de s'envoler. L'action commune, de **l'eau, de l'air et du soleil** suffisait alors à modifier la teinte du tissu puisque l'évaporation, qui suivait l'arrosage de la toile avec de l'eau pure, dégageait **l'oxygène** nécessaire. **Le séchage** constituait la dernière étape. Les grandes bandes de tissus étaient disposées dans des hangars, sur une structure en bois. Vêtements, draps, rideaux, pouvaient alors être fabriqués.



LA COMMERCIALISATION

À l'image de la cordonnerie reconstituée, le musée accueille également **une épicerie** dans sa presque totalité, liée à une belle histoire familiale et soumise aux événements historiques.

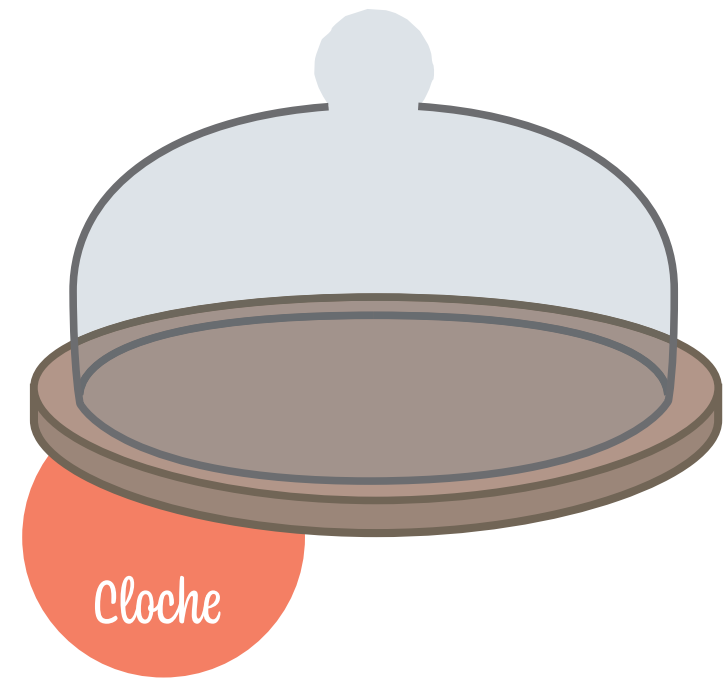
En 1912, M.Sonrel et son épouse ouvrent une épicerie dans **la ferme familiale** alors située à Saint-Léonard. **Leur fille Léa**, commence à y travailler dès l'âge de 12 ans. Incendiée en 1944 par les Allemands, la ferme peut à nouveau accueillir l'épicerie six ans plus tard. Elle restera un lieu de commerce et d'échanges jusqu'en **1994**, soit deux ans avant le décès de Léa.

Les habitants du village, principaux clients, pouvaient y trouver des produits alimentaires frais présentés parfois **sous cloche** ou dans des sacs en tissu, des conserves, des bonbons, des boissons, des produits d'entretien pour le corps, des vêtements, des sabots et chaussons, **du matériel scolaire**, des graines pour le jardin, mais aussi des objets de la vie courante comme des ampoules ou des allumettes.

De nombreux produits restent évocateurs car ils constituent encore aujourd'hui les étals de nos magasins, à la différence près que **leur packaging** a évolué en même temps que nos moeurs et nos visions marketing : Banania, Lustucru, Poulain, Amora, Girafe, La pie qui chante, et bien d'autres encore. **Des produits locaux** étaient également présents comme le café Canton et les bonbons des Vosges.

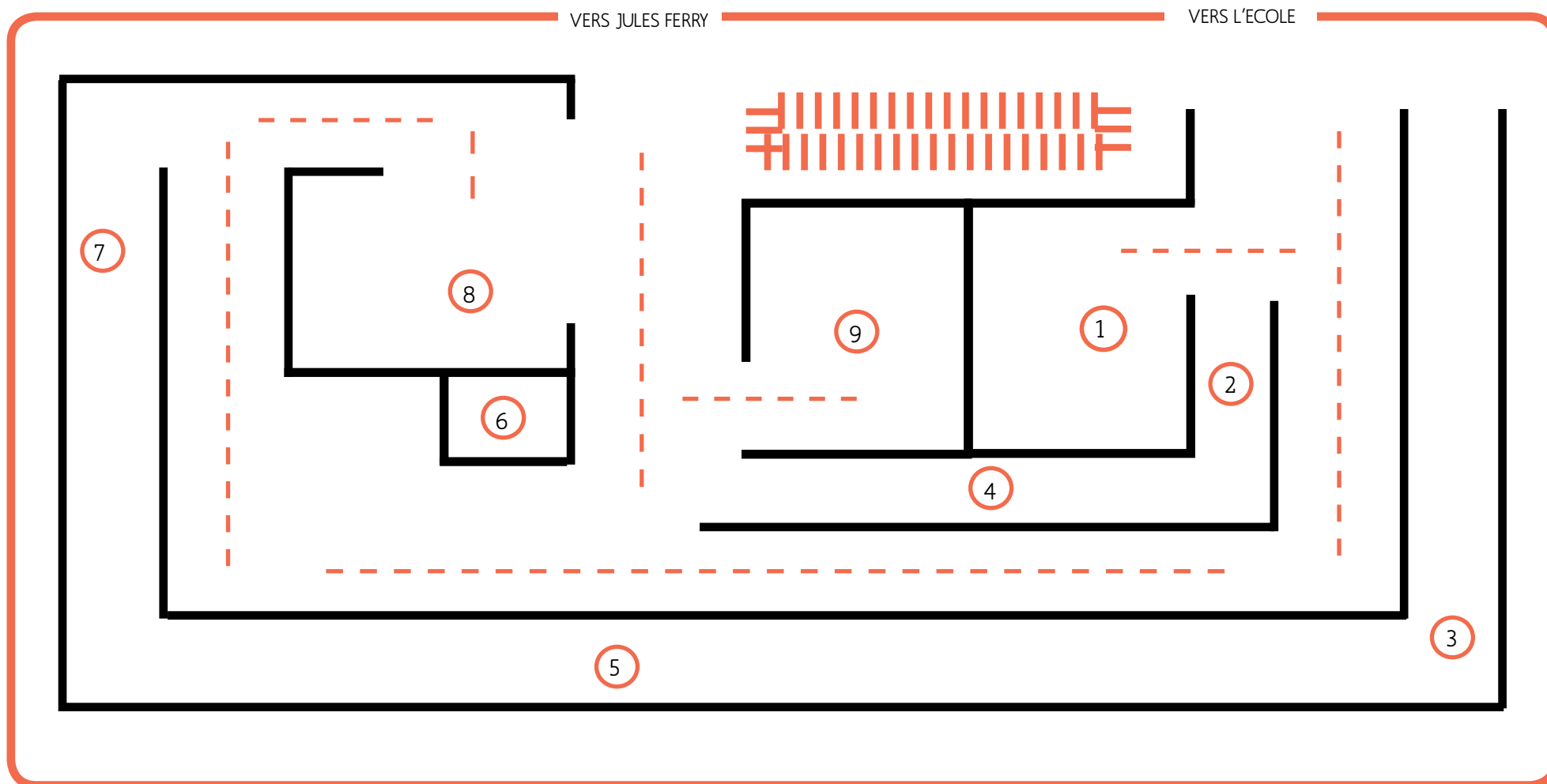
Les contenants montrent aussi **une vision de la consommation différente**, comme l'atteste notamment le pot Amora. L'épicière remplissait le verre amené par le client, selon la quantité souhaitée, grâce au petit robinet prévu à cet effet. Les besoins immédiats étaient ainsi privilégiés, évitant tout gâchis et favorisant des venues plus régulières dans l'épicerie.

Prévenue par **la sonnette** d'entrée, Léa était fortement sollicitée au sein de son commerce qui restait adjacent à son habitation. L'épicerie était aussi un véritable **lieu de convivialité** où les habitants se retrouvaient parfois juste pour parler et où ils s'installaient pour jouer aux cartes et/ou boire un verre d'alcool ou un café. Tables, chaises, jeu de cartes et carnet de points en attestent, face au comptoir.



SE SITUER DANS LA COLLECTION

1/ CORDONNERIE 2/ SCHLITTAGE 3/ TRANSFORMATION DU BOIS 4/ FLOTTAGE 5/ EXPLOITATION AGRICOLE
6/ MARÉCHAL FERRANT 7/ PRODUCTION DU BEURRE ET DU FROMAGE 8/ PRODUCTION TEXTILE 9/ EPICERIE



ACTIONS DE MÉDIATION

VISITE COMMENTÉE

- ~ Qu'est ce qu'un ancien métier ?
- ~ Quels étaient les outils et les techniques utilisés ?
- ~ Quelles différences avec la société actuelle ?
- ~ Etude de figures locales.
- ~ Manipulation de matières, d'essences et d'outils.

ATELIERS ET/OU QUIZ



POUR VENIR AU MUSÉE

MUSÉE PIERRE-NOËL

11 rue Saint-Charles,
88100 Saint-Dié-des-Vosges
(entrée côté Georges Trimouille)
03 29 51 60 35

www.ca-saintdie.fr/decouvrir/musee-pierre-noel

Facebook : Musée Pierre Noël

Instagram : Musee.Pierre.Noel



Contacts | Service de médiation :

Jennifer FANGILLE / Chargée de médiation
jennifer.fangille@ca-saintdie.fr

Didier MATHIEU / Professeur relais
didier.mathieu1@ac-nancy-metz.fr

HORAIRES / HIVER

OCTOBRE > MAI

Lundi, mercredi, jeudi,
vendredi, samedi et dimanche
> 13h30 à 17h30

HORAIRES / été

juin > septembre

Lundi, mercredi, jeudi, vendredi
> 10h à 12h et 13h30 à 17h30
Samedi et dimanche
> 13h30 à 17h30

L'agglo •



Saint-Dié_{des}
vosges